

# FABLES

NOUVELLES,

ET AUTRES

PIECES EN VERS.

Par M. D. D. L. P. D. C.

*Avec un examen critique des principaux Fabulistes anciens & modernes.*



A P A R I S.

Chez F. G. MERIGOT, Quai des Augustins, près la rue Gist-le-Cœur, aux Armes de France.

---

M. DCC. XLIV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



# DISCOURS

SUR

L'A F A B L E.

*Avec un examen critique des  
principaux Fabulistes, anciens  
& modernes.*

---

---

**L'**Amour propre est un tiran dont l'autorité est trop bien établie, pour entreprendre de la détruire à force ouverte. Quelque courage qu'on ait, il est inutile & même dangereux d'attaquer de front un ennemi qui sçait parer tous les

## ij DISCOURS

coups qu'on veut lui porter. Pour exposer à nos yeux le tableau de nos défauts, il faut le mettre dans une perspective où l'on puisse le voir sans en être choqué; si vous l'approchez trop, on n'en distingue pas les traits; il ne nous plaît que dans un jour oblique, ou dans l'éloignement. Pour faire voir un objet, il faut ménager la foiblesse de notre vûe. Dites nûment à un Prince que la nature a formé un lien secret entre lui & le dernier de ses Sujets; il est à craindre qu'il ne trouve dans cette idée, une bassesse qui le révolte & lui rende cette vérité odieuse & inutile. Prouvez à une Belle le néant de ces avantages qui lui inspirent tant de vanité, elle vous croira insensible, aveugle, ou jaloux. Vos leçons directes offensent, on s'y refuse.

*Quodcumque ostendis mihi sic  
incredulus odi;*

dit aussi-tôt l'amour propre en secret.

SUR LA FABLE. iiij

Ces vérités connues des plus grands Génies, leur ont fait prendre des mesures pour attaquer le vice, à qui ils voyoient un défenseur si puissant. Ils regarderent les hommes comme des enfans malades, qui avoient besoin d'une médecine, mais à qui il falloit ôter tous les dégoûts qu'elle pouvoit leur donner. Préceptes, dogmes, leçons, raisons pressantes inspiroient un dégoût naturel qu'il falloit adoucir. On quitta en apparence les voies du pur raisonnement, on se tourna du côté du sentiment; l'esprit suit plus volontiers les impressions du cœur, que le cœur ne se rend à celles de l'esprit. La Fable où l'Apologue présenta le moyen qu'on cherchoit; la raison y parut débarrassée de ce sévère attirail qui la faisoit quelquefois respecter, mais presque toujours haïr: on lui trouva un air gracieux, accessible, qui la faisoit introduire, avant même qu'on l'eût reconnue, & la reconnoissance alors

## iv DISCOURS

devenoit une scene touchante entre elle & l'esprit à qui le cœur l'avoit présentée.

Le peuple se souleve à Rome contre le Sénat : le moyen d'irriter d'avantage une populace émue, étoit peut-être de lui prouver directement le tort qu'elle se faisoit à elle-même. Une Logique exacte les eût convainçus sans les persuader ; mais l'adresse de Menenius-Agrippa lui réussit, il sçut s'introduire à leurs esprits par la voie du sentiment, & la Fable du chef & des membres les toucha & les persuada.

Je n'ajouterai point d'autres exemples à celui-ci, ce ne seroit que copier une infinité de discours sur le pouvoir des Fables, trop communs pour être ignorés de personne. Il me suffira de renvoyer le Lecteur aux Fables d'Esopé. Le recueil que nous en avons pourroit servir de commentaire au corps de l'Histoire Grecque ; la plupart de ces Fables

## SUR LA FABLE. v

ayant autant de relation aux affaires des différens peuples de la Grece, & à leurs mœurs, que les Ouvrages de Xénophon & les Harangues de Démosthenes. L'application même en est souvent si naturelle, qu'il est surprenant que de tant de Sçavans qui se sont plus à accabler les Anciens sous l'énorme poids de leurs commentaires, il n'y en ait point qui ayent jetté la vûe sur Esope, tant de fois traduit, copié & imité.

Si le zele eût été modéré, il n'auroit pû qu'être très-utile au Public. On y auroit vû avec un vrai plaisir la plus polie & la plus spirituelle des Nations gouvernée par un Fabuliste, qui par les discours d'un Loup & d'un Agneau, &c sçavoit lui insinuer les maximes les plus importantes de la Morale & de la Politique, avec plus de succès que ces Sages si vantés.

L'avantage des Fables sur la Mo-

rale directe & les préceptes didactiques, est sensible. Celui qu'on reprend n'a point le chagrin de se voir le but direct où va tomber la répréhension ; celui qui reprend est d'autant mieux écouté qu'il ne fait point le personnage de Législateur. Il ne paroît point qu'on veuille agir avec la supériorité de *donneur de leçons & d'avis* ; qui suffit seule à nous indisposer, sans même que nous nous en apercevions ; car de toutes les opérations de l'homme, celles que produit l'amour propre, sont les plus promptes & les plus vives. L'idée qu'un homme se met au-dessus de nous, est offensante ; elle ne peut manquer d'influer sur ce qui nous vient de sa part. Dans la Fable vous ne trouvez que l'image d'un ami qui vous ménage même encore assez, pour ne s'adresser à vous que par l'entremise de vos inférieurs, qui sont les Animaux qu'on introduit dans la Fable.

## SUR LA FABLE. vij

Si l'on joint à ces avantages les agrémens dont ce petit Poëme est susceptible, cet enjouement qui embellit la nature dont on ne peint que les traits les plus rians, ces dialogues vrais & naïfs qui soutiennent la narration, on ne peut douter de la préférence que doit avoir la Fable sur les autres moyens d'instruire.

## É S O P E.

Plusieurs Auteurs ont embrassé ce genre d'écrire. Les Fables recueillies sous le nom d'Ésope ont été la source, où presque tous ont puisé.

On ne peut rien imaginer de plus juste & de plus spirituel que ce recueil, quoique l'état où nous le voyons ne soit sans doute pas celui où l'avoit mis Ésope. Je suis même tenté de croire que ce qui nous reste est plutôt un espece d'abrégé de l'original, que l'original même. Plaudes qui peut y avoir retranché,

viiij      DISCOURS.

peut y avoir ajoûté du sien ; ce qui fait qu'on y trouve de tems en tems des termes peu Grecs , & dont il n'y a pas d'apparence qu'Ésope se soit servi. Ces Fables telles qu'elles sont , ont pourtant des beautés qu'on ne peut trop admirer , & qui feront toujours le charme des esprits les plus délicats.

G A B R I A S.

On joint souvent à celles d'Ésope ; les Fables d'un certain Gabrias ; elles sont toutes renfermées dans les bornes d'un quatrain. L'effet que produit cette briéveté de commande, doit servir de leçon , & détourner l'esprit de ces entreprises où il se forge lui-même des fers & des entraves , en voulant inutilement exprimer en quatre vers , ce qui en demande quelque fois quarante ou plus. Si un Auteur est obligé de retrancher l'inutile & de supprimer les ornemens superflus , il n'est pas moins

SUR LA FABLE: ix  
de son devoir \* de nous dire ce qui  
doit être dit. Un morceau d'archi-  
tecture trop chargé d'embellissemens,  
de moulures, de festons, &c dé-  
plaît ; mais s'il en est entierement dé-  
nué, il ne frappe point agréablement  
la vue. Enfin tout a son milieu &  
ses bornes ,

*Quos ultra citràque nequit con-  
sistere rectum.*

En déclarant mes sentimens sur  
ce *Laconisme* , je ne suis que l'écho  
du Public , dont les décisions sur les  
Ouvrages de cette espece , autori-  
sent les miennes.

## P H E' D R E.

Phédre a donné aux Fables d'É-  
sope tous les ornemens dont elles  
étoient susceptibles. M. de la Motte

\* *Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.*  
Horat. de arte Poët.

## x DISCOURS

qui avoit renoncé à tout ce qui s'appelle goût à l'égard des Anciens, a fait d'inutiles efforts pour le dégrader ; & ce qu'il appelle froid & langueur dans cet Ecrivain, est au jugement des plus clair-voyans une politesse & une naïveté digne du siècle d'Auguste. C'est un modele de pureté, de netteté & d'élégance dans le genre médiocre. La seule Fable du Loup & de l'Agneau est préférable à toutes celles de M. de la Motte ; je trouve même la copie, qu'en a fait l'illustre de la Fontaine, au-dessous de l'original.

## H O R A C E.

Horace a égayé sa Morale du récit de quelques Fables. Celle où il s'est étendu, ( c'est la Fable du Rat de Ville & du Rat de Village, ) est un chef-d'œuvre ; nous n'avons rien de plus fini en ce genre. Si elle ne suffit pas pour donner à Horace un

## SUR LA FABLE. xj

rang parmi les Fabulistes , au moins suffit-elle à prouver qu'il n'a tenu qu'à lui d'y en avoir un des plus distingués. Les traits naïfs , l'enjouement & la politesse , une narration vive & caractérisée , tout y charme , tout y ravit. Je m'arrêteroïis volontiers aux beautés de cette pièce , si je ne craignois d'ennuyer un Lecteur qui a l'original sous les yeux , & qui peut en juger mieux que moi-même.

## AVIENUS, AVIANUS,

### OU ANIANUS.

Les quarante-deux Fables d'Avianus ne méritent pas , à beaucoup près , de pareils éloges. Sa maniere est aride & sans agrémens ; rien n'y est peint , ni caractérisé. Cette *Urbanité* Romaine , dont Phédre est le modele , n'y paroît pas autant qu'il est permis d'en juger à une oreille Françoisë. Tout languit chez lui , il

## xij DISCOURS

n'a que le mérite d'un verificateur châtié, quoique son stile soit quelquefois obscur; on n'y trouve pas même l'aifance qu'exige le récit, & le genre médiocre.

### FAËRNE.

Faërne dans le fixieme siecle donna un recueil d'une centaine de Fables qui ont eu un fort beau sort. Les différentes impressions qu'on en a faites, sont une marque de leur mérite. Ce Sçavant avoit un exemplaire manuscrit des Fables de Phédre, il en étudia le stile, tâcha de se former sur ce grand modele, & l'imita assez heureusement. Saphrase est aisée, son stile pur, ses récits naturels. On y retrouve enfin le génie de Phédre assez bien exprimé. Mais il usa de supercherie, ayant donné son recueil sans parler de Phédre, à qui il avoit de si grandes obligations. Et au lieu de donner

**SUR LA FABLE** xiiij  
au Public l'édition de cet Auteur dont il avoit fait la découverte , & qui étoit enseveli dans la pouffiere de quelque cabinet , il affecta de le supprimer. Nous ne devons ce trésor qu'au sçavant Pierre Pilhou , qui en ayant aussi découvert un exemplaire le publia long-tems après. \*

### **ABSTEMIUS.**

Laurentius Abstemius, contemporain de Faërne , donna aussi un recueil de deux cens Fables , presque toutes de son invention ; elles sont en prose latine. Sa phrase est pure , son stile net , sa narration assez agréable & bien soutenue. Phédre , Horace , & Térence sont les guides qu'il a suivis avec assez de succès , pour la belle latinité & le dialogue. A l'exception de quelques-unes , qui sont plutôt de simples comparaisons que des Fables , & de quelques au

\* EN 1594.

tres dont la Morale ne naît pas naturellement du sujet, ce recueil peut être regardé comme une source excellente, où l'on peut puiser avec profit. La Fontaine en a tiré bon parti.

ÉRASME; LAURENT  
VALLE, &c.

Érasme, Laurent Valle, Politien & quelques autres Sçavans du XVI. siecle, ont aussi rendu quelques sujets d'Ésope fort heureusement, mais sans en faire de recueils & relativement seulement aux sujets dont ils traitoient. Le nom de ces grands hommes est une espee de garand du succès. Érasme entre autres auroit pu briller dans cette carrière s'il y étoit entré avec dessein de la fournir.



SUR LA FABLE. xv

FABULISTES

FRANÇOIS.

Le génie François est naturellement né pour la Fable ; nous aimons à conter & à entendre conter. Cette passion décidée paroît dans l'estime où étoient nos anciens Romanciers , qui amusoient le peuple & les plus grands Seigneurs même , du récit de leurs Romans , à qui l'on donnoit aussi le nom de *Fabliaux* ; où ils prétendoient souvent renfermer des maximes de Morale & de Politique. \*

JEAN DE MEUN.

On trouve dans un manuscrit de la bibliothèque du Roi , intitulé : *L'apparition de Jean de Meung*, une Fable

\* Voyez le sçavant traité des Romans de M. Huet,

xvj DISCOURS

très-régulière, & qu'un Sçavant a regardée comme un chef-d'œuvre d'enjoûment & de naïveté, malgré le vieux langage de l'Auteur. C'est un jugement auquel je soufcris volontiers : à mon avis on ne peut *narrer* avec plus de grace, ni *dialoguer* plus naturellement. Il faut être la Fontaine pour mieux réussir. Le titre de cette Fable est : *le Palmier & la Gourge*, c'est-à-dire, *Gourde*, *Calebasse*. On trouvera peut-être à redire que je parle d'un Auteur pour une seule production ; mais en fait d'Ouvrages d'esprit, on doit avoir plus d'égard à leur mérite \* qu'à leur nombre, & si l'on vouloit parler des Auteurs que le Sonnet a illustrés, on ne passeroit pas sous silence le nom de Desbarreaux.

M. de la Fontaine a encore eu quelques prédécesseurs, mais si fort inférieurs à son mérite qu'à peine sont-ils connus.

\* *Ponderantur, non numerantur.* Plin, Hist, nat.

J'ai

## SUR LA FABLE. xvij

N \* \* \*

J'ai lû un recueil de Fables en vers françois par un Auteur du XVI<sup>e</sup>. siecle, dont le nom m'est échapé. Il est assez juste dans ses sujets, qui sont d'invention. Il ne manque pas d'imagination, mais on y trouve le défaut de son siecle, où l'on prenoit la grossiereté pour la naïveté, & des détails bas & ridicules pour des traits fins de la nature.

### FURETIERE.

Furetiere apparemment encouragé par les essais de la Fontaine, donna cinquante Fables en vers françois, qui sont tombées dans l'oubli qu'elles méritoient. Point de traits délicats, aucuns de ces coups de pinceau qui caractérisent le beau. Une versification dure & gênée, où l'Auteur prend à chaque pas qu'il fait, le ridicule pour l'enjoûment,

b

& le grossier pour le naïf. Il est vrai que, comme M. de la Motte, l'Auteur eut à-peu-près l'honneur de l'invention. Le peu de succès qu'ont eu les Fables de Furetiere, est une preuve sensible que ce genre d'écrire demande autre chose que de l'esprit : car personne n'en avoit plus que lui.

## VILLEDIEU.

Les Fables allégoriques de M. de Villedieu ont eu pendant un tems un sort assez heureux ; on ne scauroit lui refuser de la délicatesse & la justesse ; mais la Poësie n'étoit pas le beau côté de cette illustre. Ces pieces allégoriques ont eu le destin de la plûpart des Ouvrages de ce goût, qui n'est point celui des François, qui veulent presque par tout voir leur cœur occupé autant que leur esprit. Ceux qui ont voulu introduire l'Allégorie sur notre Théâtre, ont reconnu la vérité de cette

SUR LA FABLE. xix  
réflexion. Leurs piéces allégoriques  
ont presque toutes rebuté le Specta-  
teur, ou n'ont eu qu'un succès pas-  
sager.

### PILPAY.

Je ne dis rien des Fables de Pil-  
pay qu'on nous a données en prose  
Françoise. Le goût qui est l'ame de  
ce recueil est si différent du nôtre,  
qu'on ne peut en louer que l'imagi-  
nation, qui nous paroît encore assez  
souvent déréglée. Ce qui est vrai à  
l'égard d'un peuple, ne l'est pas tou-  
jours à l'égard d'un autre; d'ail-  
leurs ce sont souvent plutôt de lon-  
gues Allégories que de véritables  
Fables.

### LA FONTAINE.

Il étoit réservé à la Fontaine de  
donner à la Fable toutes les vraies  
beautés dont elle est susceptible. Tout  
devient or entre ses mains. La nature,  
pour parler avec un moderne, *est par-*

*tout prise sur le fait ; ses récits soutenus de mille agrémens qui naissent naturellement , ne sont jamais indifférens. Quelque longs qu'ils soient , ils ne fatiguent pas , parce qu'il devoit dire tout ce qu'il dit. Ses réflexions sont toujours nécessaires pour donner de la gayeté ou de la clarté au sujet ; il n'instruit point sans plaire , & plaît rarement sans instruire. Ces retours sur lui-même , ces apostrophes qu'il se fait , sont toujours des traits que chacun s'applique avec plaisir. Ils deviennent d'autant plus intéressans , que le Lecteur se met en lisant à la place de l'Auteur. Fait-il revivre un vieux mot ? C'est que ce mot étoit \* l'unique qui pût exprimer sa pensée , & peindre pour ainsi parler l'objet qu'il*

\* Un Compileur moderne qui a prétendu nous donner une suite des meilleures poésies , depuis Malherbe jusques à présent , n'a pas apparemment senti le mérite de certaines expressions de la Fontaine , puisqu'il a pris la liberté de les changer en plusieurs occasions ; c'est un abus impardonnable.

## SUR LA FABLE. xxj

veut mettre sous les yeux ; ses négligences sont des beautés négligées. Plus d'art & plus de parure feroit moins ; on a fait tous ses efforts pour justifier dans Homere tous les défauts qui ont besoin de justification à nos yeux ; les fautes de la Fontaine portent avec elles leur justification. Enfin quoiqu'il eût la modestie de se croire inférieur à Phèdre , si l'on le place à côté de cet Ecrivain, disons plus, si l'on veut le mettre au-dessus, nous n'en appellerions pas.

### LE NOBLE.

Le Noble voulut témérairement lutter avec ce grand Maître en traitant les mêmes sujets. Tout son esprit ne remplaça point le naturel de la Fontaine. On ne voit par-tout qu'un Auteur livré aux emportemens d'un génie qui ne connoît point de justes bornes. Accoutumé à remplir la feuille au désir du Libraire , il en-

xxij . DISCOURS

sa ses Fables d'une stérile abondance. Il y a pourtant quelquefois des coups de Maître , des traits de génie ; mais en général , l'art y accable la nature. Ses animaux font des orateurs dont le stile Asiatique fatigue souvent , & touche rarement ; le Lecteur ne fut pas assez récompensé par les beautés , pour lui pardonner ses défauts d'expression, ses tours de phrase gênés , & sa versification souvent peu naturelle. Enfin un homme d'esprit ne fit pas d'excellentes Fables.

LA MOTTE.

M. de la Motte n'a pas réussi dans la ridicule entreprise qu'il a faite de dégrader le célèbre la Fontaine du rang dont la voix du Public l'a mis en possession avec tant de justice. Les reproches qu'il lui fait dans sa préface n'ont pas persuadé. Après s'être préconisé lui-même du côté de la rectitude & de l'invention , il nous

SUR LA FABLE. xxiiij.  
prouva mal, que cette *rectitude* &  
cette *invention* supposées fussent des  
titres valables pour obtenir le pas  
dont ses partisans le flattoient. Les  
ignorans & les Sçavans, tout le mon-  
de jusqu'aux enfans, lisent & goû-  
tent les Fables de la Fontaine ; celles  
de M. de la Motte ne sembloient  
destinées que pour certains génies  
*métaphisiques*. Des idées abstraites  
& presque étrangères à la Fable,  
prirent la place de la nature & des  
objets sensibles & connus. Disons  
mieux, le faux prit la place du vrai.  
Si l'Auteur voulut badiner, il de-  
vint trivial. Ses réflexions déplacées,  
ses prologues inutiles & fatiguans,  
sa narration gênée, ses fréquens  
*Néologismes*, le langage de F\*\*\*,  
employé par les animaux, tout cela  
rebuta le Public ; & l'on vit ses plus  
zélés partisans *bailler* en l'admirant.

### .LE BRUN.

Le Brun nous a donné un recueil

## xxiv DISCOURS

qui a fait moins de bruit que celui de la Motte, & à qui on peut croire que la postérité rendra justice. Les vers en font aisés, le tour naturel. Il n'y manque que cet air riant, que le charmant la Fontaine sçait donner à tout; sa simplicité dégénère en froideur, & il languit quelquefois croyant être naïf. On peut encore lui reprocher que beaucoup de ses sujets ne sont que de simples comparaisons, enrichies des ornemens de la Fable.

### L'ABBE' DU JARRY.

L'Abbé du Jarry après avoir brillé dans le monde par plusieurs piéces en vers & en prose, à qui on rendit la justice qu'elle méritoient, a aussi publié des Fables qui ont été assez bien reçues.

### M. RICHER.

Mais de tous les élèves du célèbre  
la

SUR LA FABLE. xxv

la Fontaine , il n'y en a point qui ait mieux suivi les traces de ce grand Maître que M. Richer. On trouve dans ses Fables une netteté & une précision embellies de mille traits avoués de la nature , & il n'y a rien à désirer qu'un peu plus de vivacité , & certain enjouement que ces réflexions, si familières à la Fontaine , jettent dans la narration. On peut aussi lui reprocher je ne sçai quelle égalité qui approche de la monotonie. Son stile manque de cette variété qui pique la curiosité du Lecteur , & ne lui permet pas de s'ennuyer.

C'est au Public à prononcer sur le recueil que j'osai lui donner il y a trois ans , de trente-deux Fables accompagnées de quelques autres Poësies. Un Critique hebdomadaire me fit une espece de crime de la facilité qui paroît , dit-il , dans ma versification ; d'autres m'ont fait l'honneur de les approuver en général , & si j'ose être l'écho de ces juges sans

xxvj DISC. SUR LA FABLE.  
doute trop indulgens , d'en com-  
parer quelques-unes à celles de la  
Fontaine ; je puis dire que si la cri-  
tique ne m'a point abattu le courage,  
la louange ne m'a point inspiré de  
vanité. L'une & l'autre n'ont servi  
qu'à me rendre plus attentif dans la  
composition de ces nouvelles Fa-  
bles. Je ne me jetterai point aux ge-  
noux du Public pour implorer sa  
protection. Un juge équitable ne  
donne rien aux sollicitations & tout  
à la bonté de la cause.





## FABLES NOUVELLES.

---

---

### F A B L E I.

#### Le Payfan accusé de Magie.

..... *Labor improbus omnia vincit.*



Auvreté souvent est un vice :  
Tel s'en plaint tous les jours qui  
peut s'en garantir.

A la Cigale avec justice,  
Commere la Fourmi sçut le faire sentir.  
Mais comment l'éviter, si le sort peu pro-  
pice.

En faveur d'un mortel ne veut se démentir ?  
Au lieu d'apostropher le sort & sa malice,  
Travaillez : le travail domtera son caprice,  
C'est le lot que le Ciel voulut nous dé-  
partir.

Δ

## FABLES

Certain homme , parent du vieillard de  
Corice , \*

Pour tout bien n'eut qu'un champ , dont  
cent fois en un jour

Il eût sans se lasser aisément fait le tour.  
D'ailleurs terrain ingrat , & chez qui la Na-  
ture

Sembloit du Laboureur défier les travaux :  
Mais travaillant sans cesse , à force de culture ,  
Le Maître industrieux corrigea ses défauts.  
Cent fois au même endroit sa pioche re-  
passe :

Le terroir étoit sec ; rigoles & canaux  
Y conduisent de loin leurs salutaires eaux  
Du tuf & des cailloux le fumier prit la  
place :

Dans son enclos enfin il fixa pour jamais  
Et la brillante Flore , & la blonde Cérés :

Tous les ans sa richesse augmentez  
Il n'étoit de beaux fruits que sur ses espal-  
liers ;

Les voisins n'avoient rien , sa recolte abon-  
dante

\* *Vid. Virg. Georg. Lib. IV. vers. 127.*

## NOUVELLES. 3

Remplissoit toujours ses greniers,

Son bonheur excita l'envie ,

Et partant la calomnie.

Tant de fertilité n'a rien de naturel ;

Mon voisin est sorcier, je le donne pour tel,

Dit un Manant jaloux; par parole magique

Il dépouille nos champs pour enrichir le  
sien.

Sans doute il est Magicien.

Le bruit de l'un à l'autre en peu se com-  
munique :

Il est cru , car le mal se croit mieux que  
le bien.

Un sorcier parmi nous ! Nous n'en souffri-  
rons rien.

Il faut, dit la troupe rustique,

Déférer ce méchant à Monsieur le Bailli.

On l'accuse, il paroît, & pour toute défense

Il montre un bras nerveux, au travail en-  
durci ,

Un fils dans son adolescence ,

Robuste comme lui, bien vêtu, bien nourri:

Bêches, fourches, rateaux sont mis en év-  
dence,

## FABLES

Voilà, dit l'Accusé, tous les enchantemens  
A qui je dois tant d'abondance ;  
Prononcez sur les châtimens.  
De son Juge étonné telle fut la Sentence :  
» Poursuis, Favori de Cérés ;  
» Puisse toujours le Ciel à tes charmes ré-  
» pondre !  
» L'envieuse Paresse est condamnée aux  
» frais.  
» Ne cesse pas de la confondre ;  
» Fais-lui voir tous les ans par un nouvel  
» effort,  
» Que le travail est un trésor.

---

## FABLE II.

Bacchus & un Satyre.

*Omne animi vitium tanto conspici-  
tius in se  
Crimen habet, quanto major, qui pec-  
cat, habetur.*

**B**acchus, dit-on, prit un jour une  
lyre :  
Le Dieu s'en servit mal ; sur un ton dis-  
cordant

## NOUVELLES. 5

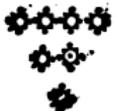
Un doigt peu délicat fit jurer l'instrument.  
Libre & peu courtifan, certain jeune Satyre  
De son ignorance osa rire,  
Le critiqua ciniquément.

Le Dieu s'en offensa. Quoi? dit-il, téméraire,

A mes dépens oser te divertir?  
Méconnois-tu le Fils du Maître du tonnerre?  
Eh? comment le Fils d'un tel Père,  
Repartit le Satyre, a-t-il osé faillir?

En vain de soi-même idolâtre,  
Un Grand prétend en imposer:  
Les dignités sont un théâtre,  
Où l'on ne peut nous abuser.

Y montez-vous? soyez toujours en garde,  
Paroissez sans défauts; si vous êtes Acteur,  
Votre rôle est brillant. Le Public vous regarde,  
C'est un sévère spectateur.



## FABLE III.

## Le Buste &amp; le Public.

*Idem.*

**A**U beau milieu d'une place publi-  
que

Sur un pié-d'estal élevé

Un Sculpteur ignorant mit un buste go-  
thique.

Chaque coup de ciseau méritoit la criti-  
que ;

Rien de moelleux , rien d'achevé ;

Tout en étoit choquant : aucun ne lui fit  
grace ;

Les connoisseurs , la populace ,

Tout s'en mocqua. Dans un haut  
rang

Les défauts sont en évidence.

Courtisan sans esprit , Magistrat ignorant ,

Bustes qu'éleve trop souvent

Ou le hazard , ou la finance ,

L'Apologue est pour vous ; même fort vous  
attend.

F A B L E I V.

Le Palmier & la Gourde.

*Cito parta , cito dilabuntur.*

**P**roduire de son crû , c'est toujours le  
le meilleur.

J'en conviens : cependant le charmant La  
Fontaine ,

La Fontaine ce beau conteur ,

Ne s'en est pas toujours donné la peine.

Esopé, Pilpai, Phèdre ont enrichi sa veine ;

Tout lui payoit tribut de Paris à Péquin.

Je ne sors point de ma patrie ;

Ce n'est ni Grec, ni Chinois, ni Romain,

C'est un François que je copie. \*

Au tems jadis étoit dans un Jardin

Certain Palmier dont tout le voisinage

A près de cent ans fixoit l'âge.

Mais de fruits cependant, aucuns. Il est  
certain

\* Jean de Meun, Auteur du 13<sup>e</sup>. sieclez

Que cet arbre de sa nature,  
Ne donne de ses fruits qu'après un siècle  
entier.

Quand est de moi, serviteur au Palmier,  
Onc n'en planterai, je vous jure :  
J'aime trop à jouir. Le Jardinier, dit-on,  
Mit une Gourde aux pieds. Cette plante  
est plus prompte.

En peu de tems la Gourde monte,  
Au faite du Palmier : à sa confusion  
Il la voit s'augmenter. Déjà sa fiere hô-  
tesse

Embrasse ses rameaux, y serpente, l'op-  
presse.

Le Palmier se trouve en prison.  
Chaque moment augmente sa tristesse.  
La Gourde croît, elle fleurit,  
Tous ses bras sont chargés de fruit.  
Il se plaignit enfin. Je ne sçais qui vous  
êtes,  
Lui dit-il; mais d'où vient le mal que vous  
me faites,  
Contre le droit des gens, contre toute rai-  
son ?

## NOUVELLES.

Tu ne me connois pas? Dame Gourde est  
mon nom,

Lui dit-elle avec arrogance.

Dame Gourde? Eh bien, soit. Ayez de  
l'indulgence,

Laissez-moi respirer. Ce terrain est à moi,  
J'ai la prescription jointe à la bonne foi.

Depuis près de cent ans... Vertu! que  
de haut stile!

Laissons là Bartole & Cujas,

Notre cher, & craignez de m'échauffer la  
bile;

Autrement... en un mot, ne me répli-  
quez pas.

Sur ce ton insolent, presque à la financière,  
La Gourde clairement venoit de s'expli-  
quer.

Le vexé n'osa répliquer.

Il soupire, gémit, descend à la prière;  
Lui demande la paix & la demande en vain.

Un jour, accablé de chagrin,

Madame, lui dit-il, excusez mon audace  
Si j'ose vous interroger;

Mais daignez m'apprendre , de  
grace ,

Depuis quand avec moi vous voulez bien  
loger.

J'ai de l'âge , & dans ce verger  
Arbre, arbrisseau, j'ai tout vû naître,  
tre,

Sans avoir cependant l'honneur de vous  
connoître.

Depuis un mois je suis ici ,

Lui dit la Gourde. Un mois ! oh ! oh ! plus  
de souci ;

Ma foi, j'étois bien sot de vous craindre, ma  
belle.

Le Palmier de se moquer d'elle :

A la crainte, au respect succéda le mépris :

La Gourde demanda la raison de ce ris ;

Je me suis crû perdu, dit-il ; mais votre ef-  
pece

Est trop rapide en ses progrès ,

Je répons de votre foiblesse :

D'un si prompt Orient le Couchant est tout  
près.

F A B L E V.

Bon mot de Paul-Emile.

..... *Nil est ab omni  
Parte beatum.*

**Q**ue votre destin est heureux !  
Votre Epouse a pour vous une extrême  
tendresse.

Beauté , naissance , biens , esprit , délica-  
tesse ,

Doivent mettre un Epoux au comble de  
ses vœux.

C'est ce qu'à Paul-Emile on répétoit sans  
cesse.

Mon soulier , reprit-il , est bien fait , plaît  
aux yeux

Mais personne ne sçait où mon soulier me  
blesse.

Ne nous arrêtons pas au dehors les plus  
doux ;

12 FABLES

Sils sont trompeurs, c'est en fait d'Himé-  
née :

Le plus satisfait des Eponx  
Peste contre le fort quatre fois la journée

---

FABLE VI.

Le Payfan chargé d'un Chevreuil  
& le Cavalier.

*..... Levius fit patientiâ  
Quidquid corrigere est nefas.*

UN Payfan revenoit de la chasse ,  
Et portoit un Chevreuil que sa légèreté  
Des atteintes du plomb n'avoit pas exem-  
té.

Auprès de lui certain Cavalier passe :  
Il s'arrête. Voyons, bonhomme qu'as-tu là ?  
C'est un Chevreuil que cela ?  
Un Chevreuil ! oui vraiment : voila bien  
mon affaire.  
Je te paye au retour, lui dit notre croquant.

## NOUVELLES. 13

Et de donner des deux. Eh ? ne courez pas  
tant ,

Cria le Manant sans colere ,  
C'est un présent que je voulois vous  
faire.

C'étoit ménager son honneur  
En s'épargnant une inutile peine.  
Quand la résistance est vaine ,  
Il faut céder de bon cœur.

---

### F A B L E VII.

*Les deux Voyageurs & le Chien.*

**D**Eux compagnons de voyage  
Sur un tapis de gazon ,  
A l'ombre d'un vert feuillage ,  
Se régaloient d'un jambon.

Un Chien passoit : il s'arrête ,  
Cet objet l'intéressa.  
L'un deux lui jette à la tête  
Un caillou qu'il ramassa.

Ami , dit l'autre , que pense  
 Ce Parasite de nous ?  
 Il croit , suivant l'apparence ,  
 Que nous mangeons des cailloux ;  
 Contre un stupide vulgaire  
 Soyons en garde ; autrement  
 Craignons tout d'un jugement  
 A l'aveugle , & téméraire.

## FABLE VIII.

*Le Sage & le Peuple.*

**U**N sage haranguoit. Le Peuple à ce  
 qu'il dit  
 D'une voix commune applaudit,  
 Oh ! oh ! dit-il avec surprise ,  
 Aurai-je dit quelque sottise ?  
 On doit se défier des applaudissemens ,  
 Que prodigue au hazard un aveugle vul-  
 gaire.  
 Dans ses bizarres jugemens ,

# NOUVELLES. 15

Rarement la raison l'éclairé.  
Un sot est tous les jours loué des ignorans.

---

## F A B L E I X.

*Les deux Souris.*

**P**our éviter la dent fatale  
Du redoutable Ratapon,  
Deux Souris allèrent, dit-on,  
Habiter l'Inde orientale.

Souris font ici triste fin :

Un trébuchet, où le chat en dispose.  
Là, grace à la Métempfiose,  
Souris tiennent rang de prochain,

Dans ce pays nos Demoiselles  
Se monterent sur le haut ton.  
En vérité, les valoit-on ?  
Etoit-il quelqu'un digne d'elles ?

Lune, à son dire, avoit été Bramin ;

## 26 FABLES

On avoit admiré sa profonde sagesse ;  
Avant d'être Souris. L'autre jadis Princesse }  
Du Malabare avoit fait le destin.

Leur insolence fit merveilles :  
Tout le monde en fut offensé.  
A la fin quelqu'un courroucé  
Ecrasa nos deux sans pareilles.

Restez chez vous , cherchez un climat  
étranger ;  
L'orgueil déplaît par-tout , par-tout il est  
funeste ,  
Le moyen le plus sûr d'éviter le danger ,  
C'est d'être prudent & modeste.

---

## F A B L E X.

Le Pêcheur & le Trésor.

*Deperit justis gratia nulla viris.*

**D**Ans ses filets certain Pêcheur  
Trouva les restes pitoyables  
D'un

## NOUVELLES. 17

D'un de ces mortels misérables,  
Qu'engloutit Neptune en fureur.  
Rendons-lui le devoir suprême,  
Auquel sa triste ombre là-bas  
Peut-être ne s'attendoit pas.  
Que sçai-je, dit-il, si moi-même  
Par un semblable sort je ne finirai pas ?  
A ce triste devoir la pitié l'encourage,  
Mais en creusant sur le rivage,  
Notre Pêcheur trouve un trésor.  
Le Ciel vouloit bénir un si pieux ouvrage.  
Il lui rend grace, achève, & remporte son  
or.

Dans une juste balance,  
Les Dieux sçavent peser tout ce que nous  
faisons :  
Nos forfaits tôt ou tard allument leur ven-  
geance ;  
Et nos bonnes actions  
Ne sont point sans récompenser.



## FABLE XI.

Les deux Renards:

*Raro antecedentem scelestum  
Deservit pede pœna claudo.*

**U**N Renard encor jeune, & l'autré  
déjà vieux

Au même poulaillers'adresserent tousdeux;

Le jeune avide à toute outrance,

S'y reput sans discrétion.

Une prompte indigestion

Corrigea son intempérance;

Il creva le maître glouton.

Jeunesse n'a point de prudence;

Pour elle point de lendemain,

Dit le vieux; évitons un semblable destin;

Soyons sobres dans l'abondance.

Imaginez ici deux suppots de finance

Allant au même but par différent chemin;

Il revient, s'applaudit. Y revient tant qu'en-

## NOUVELLES. 49

Le Métayer se fit justice.

Un trébuchet punit sa prudente avarice.

Le scélérat fut surpris sur le fait :

Il voulut s'esquiver ; la machine étoit forte,

Il ne sortit du trébuchet ,

Que pour être pendu fut le haut de la  
porte.

On prend le bien d'autrui de plus d'une  
façon :

Mais aucune n'est légitime.

Celui-ci vous ébreche , & celui-là vous  
tond ;

Et c'est toujours le même crime ,

Dont l'un & l'autre est la victime.

---

## F A B L E X I I .

*Le Loup & le Mouton.*

UN Loup sur le retour , rêvant à sa  
conduite ,

Y crut trouver un vice-essentiel.

Bij



Toujours ouvertement cruel ,  
 Avec raison , dit-il , tout le monde m'écoute vite.

Quand on a certain naturel ,  
 Il faut se déguiser , ou point de réussite.

Disciple de Machiavel ,

Dom Loup prend un air hypocrite ,  
 Un œil tendre , un ton doux , un dehors concerté ,

Inévitable écueil de la simplicité.

Il rencontra par aventure.

Robin Mouton près du hameau ,

Qui ne songeoit à mal , éloigné du troupeau.

La moutonnière créature

A son aspect voulut doubler le pas ;

Je le vois , dit le Loup à la simple Pécora ;

Vous ne me connoissez pas.

Mangeurs d'Agneaux sont monstres  
 que j'abhorre.

Graces aux Dieux que j'honore ,

Mes confreres & moi ne nous accordons  
 point.

# NOUVELLES. 21

Sur ce point.

Que chacun, comme moi n'en croit-il Pi-  
thagore ! \*

Moutons ne craindroient rien, més freres  
vivroient mieux,

On offenseroit moins les Dieux.

O tems ! o mœurs !.. dans la forêt  
prochaine,

Venez, ajouta-t-il, venez voir mon do-  
maine :

Vous y verrez l'innocence fleurir ,

De l'herbe tendre, une onde pure ;

Que faut-il de plus pour nourrir

Un amateur de la simple nature ?

Robin que ce discours séduit,

Canonise déjà le Tartufe, & le suit.

Eloignés du Berger, dès chiens & du vil-  
lage,

La vertu disparut soudain :

Notre imposteur quittant son faux visage,

Etrangla sans pitié le crédule Robin.

\* philosophe qui défendoit l'usage des viandes,  
& suivant qui, c'étoit un crime de tuer & de  
manger rien de tout ce qui a vie. *Fid. Ovid Metam.*

Que les méchans qui savent feindre,  
 dre,

Sont des ennemis dangereux !

C'est sous des dehors vertueux,

Que le crime est le plus à craindre.

## FABLE XIII.

*Le Cigne & les Corbeaux.*

**T**El aura des autels que chacun dé-  
 : crédite ,

Gens à talens sont odieux ,

Contr'eux la vanité s'irrite.

Jamais de bien sans mal : le malheur dit  
 mérite

C'est d'animer les envieux.

Sur les bords sinueux de l'antique Méandre

Un Cigne à sa blancheur joignoit une voix

tendre ,

Son plumage charmoit les yeux ;

Sa voix auroit touché les Dieux ;

Il falloit le voir , ou l'entendre.

## NOUVELLES. 23

Il déplut à certains Corbeaux,  
Sa blancheur leur paroïssoit fade ;  
Ces accens qu'on trouvoit si beaux ,  
Etoient pour eux ceux d'un malade ;  
Le Cigne étoit enfin le moindre des oi-  
seaux ;

Eux seuls devoient briller : c'étoit là leur  
langage :

Ils se liguent ; à sa blancheur

Ils vont opposer la couleur ,

Que reçurent du Ciel Corbeaux en appa-  
nage ,

Et leurs croassemens de sinistre présage ,

Aux sons mélodieux du gosier enchanteur.

Le Cigne n'en parut qu'avec plus d'avan-  
tage.

Environné de ces noirs concurrens :

Le contraste augmenta le vif de son plu-  
mage ,

Et les douceurs de ses accens.

En vain d'un nom fameux au Temple de  
Mémoire

L'on croit ternir l'éclat par un matin pin-  
ceau ;

24 FABLES

Au lieu de l'obscurcir, on augmente sa  
gloire,  
Ce sont des ombres au tableau.

---

FABLE XIV.

Jupiter & l'Amour.

..... *Deridat Æthiopem albus*

Jupiter d'un ton sévère  
Grondoit le fils de Cithère,  
Lui reprochoit tous ses tours.  
Au pauvre enfant il étale,  
Dans un ennuyant discours  
La plus touchante morale.  
Il lui rappella Pfiché  
Dans sa harangue éternelle ;  
Et le peignant attaché  
Au char de cette mortelle  
Il lui fit un grand péché,  
D'avoir soupiré pour elle.  
Avec un ris malin de Momus avoué,

Où sont, lui dit l'Amour, Europe & Danaé ?

Pour nous reprendre, il faut être  
Hors de la comparaison ;  
Je me ris d'un petit Maître,  
Qui me prêche la raison.

F A B L E X V .

*L'Abeille & la Mouche.*

**L**A vanité, chez tous tant que nous  
sommes,  
N'est pas un défaut d'hier.  
Le plus mince des Gentils-Hommes  
Dans son esprit vaut bien un Duc & Pair.  
S'entêter de sa noblesse,  
Contester sur ses talens,  
Sur la beauté, sur les rangs  
C'est le tic de notre espèce :

Linxs pour nos bonnes qualités ;  
 Taupes pour nos mauvais côtés.  
 L'Abeille que par-tout on nous donne pour  
 sage,  
 Sur ce point de Morale aveugle comme  
 nous,  
 A la Mouche, dit-on, tint un jour ce lan-  
 gage.

Votre sort, quand je l'envisage,  
 Ne doit pas faire de jaloux.  
 Objets de haine, ou dédaignées ;  
 Victimes de la Pauvreté,  
 Des Enfans, ou des Araignées,  
 Vous n'êtes nulle part en lieu de sûreté.  
 Pour moi, tout le monde me loue,  
 Regardez mes trésors, mon adresse, mes  
 loix,  
 Ma politique, mes exploits.  
 Ecoutez ce qu'en dit le Cigne de Man-  
 toue.\*  
 Tout est brillant, reprit la Mouche, en  
 vous ;

\* *Vid.* Virg. Georg. Lib. IV.

NOUVELLES. 27

Mais pauvreté n'est pas un vice ;

Et c'en est un que ce courroux

Où vous vous livrez sans justice :

Votre cœur est amer, si votre miel est doux ;

J'admire votre politique ;

Mais ma foi, ma Chère, entre nous,

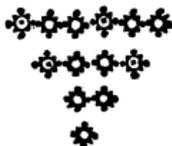
Sages loix , & folle pratique :

Vous piquez rarement , sans laisser l'aiguil-  
lon.

Ayez moins de valeur , & soyez plus pru-  
dentes ;

Moins de qualités éclatantes ;

Et plus de modération.



---



---

 FABLE XVI.

A Madame D. D\*\*\*. qui m'avoit  
prié de faire une Fable où elle eût  
part.

*Célimene & l'Amour.*

**L** Apologue vous plaît, vous trouvez  
dans mes fables

Un tour heureux, naïf, & des traits agréa-  
bles.

Que ce jugement est flatteur !

Qu'il va donner d'orgueil à ma naissante  
Muse !

En sa faveur aisément on s'abuse ;

Mais sur-tout chez le peuple au-  
teur.

Dans ces récits où je m'amuse ;

Vous voulez avoir quelque part.

Duffiez-vous figurer avec Maître Renard,  
Vous y voulez paroître, en vain je m'en  
excuse ;

## NOUVELLES. 29

Essayons donc si par quelque détour  
Je pourrai dans mes vers vous placer avec  
grace.

Donner à la Morale un agréable tour ,  
Instruire , badiner ; tout cela m'embarrasse.  
Ne murmurez pas : sur la place  
Je vais vous mettre avec l'Amour :

L'Enfant ailé trouva celle que j'aime :  
Vifons , dit-il , ici ; lançons lui quelques  
traits.

Il voulut s'approcher , il la vit : ses attraits  
Triomphèrent de l'Amour même.  
Vaincu par ses beaux yeux le pauvre en-  
fant rougit.

Désespéré de sa défaite ,  
Il ne pense qu'à la retraite ;  
Il fuit. De son pouvoir Célimene sourit.  
Mais en volant à tire-d'ailes ,  
Il laissa tomber son carquois  
Garni de ces fleches mortelles ;  
A qui font dus tous ses exploits.  
Célimene les prend : elle trouve des char-

A chagriner son Agresseur :  
 Les fleches dans sa main vont toujours droit  
 au cœur :

Et Cupidon vaincu soupire après ses armes.  
 Cupidon avec vous agit comme un enfant ;  
 Vous attaquer sans vous connoître ,  
 C'étoit le coup d'un imprudent.  
 Quelque puissant qu'on soit, on peut trou-  
 ver son Maître.

## FABLE XVII.

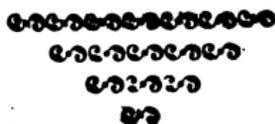
### *L'Avengle & la Rose.*

UN homme avoit perdu l'odorat & les  
 yeux ,  
 Il voulut cueillir une Rose.  
 Les épines pour lui , furent la seule chose ;  
 Qu'il sentit en cueillant ce bouton radieux,  
 Que l'Aurore en naissant arrose  
 De ses pleurs les plus précieux.  
 Eh ! parbleu , dit-il, on se moque !

NOUVELLES. 31

Quoi ! c'est là la Reine des fleurs ?  
Serviteur à ses louangeurs ;  
Je n'y trouve rien qui ne choque :  
Qu'on ne m'en parle plus. Que de petits  
Auteurs

Parlent ainsi de Pindare , & d'Homere !  
Cet émail ravissant , ces naïves couleurs ,  
Ignorés des yeux du Vulgaire ,  
Ne frapperent jamais les leurs.  
Aveugles pour ces fleurs immortelles , di-  
vines ,  
Qui ravirent les Despréaux ,  
Les La Mottes & les Peraults  
N'en sentirent que les épines.



## FABLE XVIII.

*La Femme & le Chat.*

**P**our son Epoux absent l'innocente Babeau

Vouloit conserver un gâteau :  
Aux intentions de la belle

Le Peuple fouriquois rébelle

N'oublia rien pour en frustrer l'Epoux.

Pendant la nuit on se met à l'ouvrage ,

On gruge, on pille, on fait tapage;

Sur les bords du gâteau se donnent tous les  
coups.

Je me figure une seconde Troye,

A l'armée ennemie en proye.

Babeau , qui s'apperçut que son gâteau  
rogné

Par les Souris n'étoit pas épargné ,

Oh! oh! dit-elle , vile engeance ,

Il vous faut du gâteau ? l'on vous en don-  
nera.

NOUVELLES. 33

Il est des Chats dont j'attends ma vengeance ,

Revênez-y , Raton s'y trouvera.

Au fâlele Raton la garde en fut commise ;

En Chat d'honneur il y fit son métier :

Mainte Souris revint , mainte Souris fut prise ;

Il fit plus, il mangea le gâteau tout entier.

Babeau m'aprête à rire , & dans son imprudence

Je crois voir un plaideur qui flatté du succès ,

S'en remet à Thémis du soin de sa vengeance ,

Et court à l'Hopital en gagnant son procès.



---



---

**FABLE XIX.**

*Boileau & Chapelle ;*  
*ou*  
*Le Convertisseur perverti.*

**I**L faut contre le vice une ame vigou-  
 reuse.

Si l'on veut empêcher les autres d'y tom-  
 ber ,

Il faut être assez fort pour ne pas succom-  
 ber

*A son amorce dangereuse.*

*En lieux suspects on vit jadis*

**Tel Bienheureux , que la Légende admire ,**  
 Donner ses vertueux avis.

*Dieu me préserve d'en médire !*

Mais n'imitons pas trop ces vertueux ef-  
 forts :

*Le Malin aime à nous confondre ;*

*En semblable cas , corps pour corps*

**D'un nouveau d'Arbrissel je ne voudrois**  
 répondre.

NOUVELLES. 35

A ce propos , l'on conte que Boileau  
Rencontra son ami Chapelle ,  
Chapelle aussi connu par la haine mortelle,  
Qu'il témoigna toujours pour l'eau,  
Que par l'aifance naturelle ,  
Dont Apollon dota son aimable pinceau.  
Vous verra-t-on toujours , lui disoit son  
confre ,  
Prophaner dans l'yvresse un talent si vanté,  
Tant de délicatesse , un esprit né pour  
plaire ?

Héros de la société ,  
Ami , respectez-en l'aimable caractère.  
Quittez les traces de Faret ,  
La Bourgogne pour l'Hypocrène ;  
Et pour Phébus l'élève de Silène.  
Ainsi parloit Boileau devant un Cabaret.  
Je suis charmé de ta Morale ,  
Enchanté , dit Chapelle , en lui serrant la  
main.

L'yvresse est un défaut qu'aucun autre n'é-  
gale ;  
C'en est fait , je renonce au vin.

Entrons au Cabaret prochain ,  
 Qu'un sobre déjeûné confirme ma pro-  
 messe.

On entre , un modeste flacon  
 Est le premier grand de la conversion ;  
 En le voidant , contre l'yvresse

On entame un discours profond :  
 Ils n'entroient qu'en matiere ; il en faut un  
 second ,

Et d'encor en encor on vient au quatrieme,

Le trop foible Prédicateur ,  
 Aux traits réitérés d'une vive liqueur ,  
 Pour la premiere fois s'ennyvre enfin lui-  
 même :

Il faut pour l'emmener une chaise à por-  
 teur ,

Sa raison s'affoiblit , il bégaye , il chan-  
 celle.

Confus le lendemain il promet en secret ,  
 De ne jamais prêcher Chapelle ,  
 Sur-tout auprès d'un Cabaret.

Je me ris d'un convertisseur

Dont contre mes défauts l'éloquence est  
extrême ;

Et que je pervertis moi-même ,

Par un exemple séducteur.

F A B L E X X.

L'Amour piqué par une Abeille.

..... *Nocet empta dolore voluptas.*

**A** L'ardeur de ses desirs  
Malheureux qui toujours cede.

Le Sage fuit les plaisirs

A qui la peine succede.

L'Amour ne le fit pas : étourdi , sans prudence ,

Ayant trouvé , dit-on , une ruche en chemin ,

D'abord il y porta la main ,

Pour en tirer cette divine essence

Dont l'Abeille fait son butin.

Il fut puni, Dieu sçait ! Une Mouche en  
colere,  
Vengea son trésor attaqué :  
Le doigt du Larron fut piqué ;  
Il n'éprouva jamais de douleur plus amere :

---

## FABLE XXI.

*Le présent de la Jeunesse & l'Âne.*

**L**orsque Jupiter sur son pere  
Eut usurpé le pouvoir souverain,  
Le nouveau Maître de la terre  
Fut reconnu par tout le genre humain  
L'univers par maint sacrifice  
Lui rendit son hommage en ce célèbre jour,  
De son côté le Dieu propice  
Voulut à ses Sujets témoigner son amour.  
Pour leur en donner une marque ;  
Formez, dit-il, tels vœux qu'il vous  
plaira.

NOUVELLES. 39

Jupiter les exaucera ;  
Il en jura foi de Monarque :

On s'affembla , on consulta , on forma des  
souhais

Pour le bien de l'humaine espece.

Tel souhaita la gloire , un autre la ri-  
chesse ,

Tel autre la beauté. Des vœux qui furent  
faits ,

Peut-être n'en fit-on aucun pour la sagesse.  
L'histoire n'en dit rien : mais je sçais qu'à  
la fin

On conclut d'une voix qu'on suppleroit  
Jupin

De nous accorder la Jeunesse ;

Avec défense à la Vieillesse ,

De répandre sur nous son affligeant venin :

Aliboron bête de somme

Fut pris pour le porteur de ce présent di-  
vin :

La peste soit du choix ! qu'il fut fatal à  
l'homme !

A quoi diable révoit Jupin ?

Le Baudet eut soif en chemin ;

Et trouva par malheur une source d'eau  
vive :

Il s'en approche ; sur la rive

· Etoit certain Serpent : l'animal trop subtil  
Recomut le présent : notre Cher, lui dit-il,

Il faut sans boire achever le voyage ,  
Ou me laisser ici votre bagage.

Aliboron opta sans différer ;

Taupe, dit le Baudet : Ami, grand bien vous  
fasse !

J'ai soif, pour me désaltérer  
Il n'est rien que je ne cédasse.

Du don de Jupiter le Serpent profita :  
Une nouvelle peau lui rendit sa jeunesse ;  
Et le fardeau de la vieillesse ,  
En partage à l'homme resta.

D'un pareil envoyé que pouvoit-on atten-  
dre ?

Si j'en veux au Baudet , j'en veux à Jupi-  
ter.

Le

Le service des sots coute souvent bien cher.  
 A qui peut l'ignorer ma Fable peut l'apprendre.

---

FABLE XXII.

*Le Singe devenu Perroquet , & ensuite Homme.*

**Q**U'après notre trépas par d'éternels  
 ressorts  
 Notre ame anime d'autre corps ;  
 C'est un point que chez nous personne n'imagine.

Jamais on ne croira que l'ame de Neuvton  
 Puisse d'un sot un jour animer la machine ,  
 Ou bien passer dans un Mouton :  
 Ainsi le crut pourtant le divin Pithagore ;  
 Chez le peuple Bramin cette erreur vit encore.

On raconte chez eux qu'un Singe après sa  
 mort ,

Au corps d'un Perroquet élu son domicile.

Aux tours de son métier s'il fut un Singe habile ,

De Perroquet mignon il remplit bien le fort :

Son caquet éternel eût étourdi la ville ;  
A l'un & l'autre état il ne fit point de tort :

Il devint Homme enfin : grands airs, belles manières ,

Geste façonné , décevant ,

Babil aussi bon que devant ;

Mais de bon sens notre Homme n'en eut guères ,

Par un dehors frappant , par un brillant caquet ,

L'on veut en vain avoir la Pomme :

D'un joli Singe , & d'un bon Perroquet

On ne fait point un honnête Homme.



---

F A B L E X X I I I .

L'homme & la Mine d'argent.

*Fronti nulla fides.*

**U**N homme se croyoit le Favori des  
Dieux ,

Une Mine d'argent avoit frappé ses yeux ;  
Elle étoit dans son champ ; il bénissoit sa  
chance.

Je ne pourrai suffire à nombrer mes écus ;  
Il me faudra , dit-il , mesurer ma finance

A pleins boisseaux. Notre Crésus

Ne se possédoit pas pensant à sa chevance.

Il n'épargne peines ni frais :

Les fourneaux étoient déjà prêts ;

Mais , hélas ! que devient le trésor à la  
fonte ?

Au possesseur il fut presque fatal :

Parmi le fin argent , l'homme loin de son  
compte

D ij

## 44 FABLES

Y trouva tant de régal,  
Qu'il fut forcé d'abandonner l'ouvrage;  
Le nître & le mercure offensant son cer-  
veau ,  
L'auroient bien-tôt mis au tombeau:  
Le chagrin & les frais furent son seul par-  
tage.

Vous êtes ce trésor trompeur,  
Amis, dont le dehors flatteur  
S'attire notre confiance :  
Insensé, qui sur l'apparence -  
Vous livre aveuglément son cœur !  
Chez vous un funeste alliage  
Lui fait connoître son erreur.  
A mes dépens devenu sage ,  
Je puis m'ériger en Docteur.



## FABLE XXIV.

*L'Ignorant & le Peintre.*

UN Ignorant alla par un matin  
 Chez un Peintre son voisin ;  
 Il regarde d'abord dans un profond silence ,  
 Et du Peintre par-tout semble admirer la  
 main :  
 Lui-même en cet art divin  
 Fut soupçonné de science ;  
 Mais il voulut parler enfin.  
 Se taire est pour un sot chose bien difficile ;  
 Avec des termes de l'art  
 Déplacés , mis au hazard ,  
 Notre homme fait le *Depile* : \*  
 Morbleu , dit le Peintre en cour-  
 roux ,

\* Peintre qui possédoit au suprême degré toutes les règles de son art , & qui en a donné d'excellentes Leçons dans différens Ouvrages infiniment estimés.

Je vous croyois sçavant : que ne vous taie-  
 siez-vous ?

Un ignorant muet peut passer pour habile.  
 Que l'art de se taire est utile !

## FABLE XXV.

### *La Tortue.*

**D**ame Tortue à force de priere ,  
 Engagea l'Aigle à l'élever en l'air :  
 Elle envioit ce vol aussi prompt que l'é-  
 clair ,  
 Et vouloit voir de près l'Astre de la lu-  
 miere ,  
 Converser avec Jupiter.  
 Quel plaisir de fournir cette belle carrière !  
 Rien ne l'ennuyoit tant que sa façon d'aller.  
 L'Aigle l'éleve enfin : elle retombe à terre,  
 Et sa propre maison sert à l'accabler.  
 Je devois m'en tenir à ma marche ordinaire,  
 Dit-elle alors , il faut des ailes pour voler :

## NOUVELLES. 47

Elle expire à ces mots. Tel Marquis fait le  
Prince

Qui doit s'attendre à ce revers fatal :  
Prodigue d'un revenu mince ,  
Son Carosse souvent le mene à l'Hôpital.

---

---

### F A B L E XXVI.

#### *L'Ignorant & la Lyre.*

**U**Ne Lyre à la main , un ignorant ,  
dit-on ,  
Au lieu de ces accords qu'enfante  
Une main vraiment sçavante ,  
Ne pouvoit en tirer qu'un pitoyable son.  
S'en prit-il à lui-même ? Non.  
Ah ! maudit instrument , dit-il tout en co-  
lere ,  
Meuble de Quinze-vingt , parbleu  
Ou nous réussirons , ou vous irez au feu.  
Nous sommes deux dans cette af-  
faire ,

Reprit auffi-tôt l'Instrument.

Il faut être raisonnable ;

Si vous étiez plus ſçavant ,

Je paroîtrois moins coupable.

Un Ignorant n'a jamais tort.

A l'entendre, ſur tout ſon adreſſe eſt ex-  
trême ;

Son amour propre eſt trop fort

Pour ſe condamner ſoi-même.

## FABLE XXVII.

Le jeune Rat & le Chat.

*Fronti nulla fides.*

**U**N Rat encor novice , étant hors de  
ſon trou ,

Aperçut de loïn un Matou.

C'étoit la bonté même , à voir ſa conte-  
nance ,

On eût juré qu'il ne penſoit à rien ,

Ou

Qu du moins pas au mal. Onc Chat en apparence,

N'avoit paru si Chat de bien.

Parbleu, dit le Rat, plus j'y pense,

Moins sur cet honnête maintien

Je dois avoir de défiance ;

S'il se peut par un entretien

Lions avec lui connoissance.

Et dit, & fait ; du côté du Caffard

Notre sot raisonneur s'avance.

Mais il en fut la dupe, & maître Rodilard

Le punit de son imprudence.

Pour début de la conférence,

Le traître étend la griffe & prouve en forme au Rat,

Que sous les beaux dehors de la simple innocence,

On peut être un grand scélérat.



---



---

**FABLE XXIX.**

*L'Homme à la Montre pris pour  
Juge.*

**D**Eux voisins disutoient : l'un dit , il  
est deux heures ;

Vous vous trompez, dit l'autre, à peine est-  
il midi.

Chacun avec chaleur soutenoit son parti.

De toutes leurs raisons , cependant les  
meilleures ,

Etoient qu'ils le croyoient ainsi :

L'opinion étoit leur titre.

Un tiers survient , on le prend pour ar-  
bitre :

Notre homme étoit muni du meuble in-  
dustrieux ,

Où l'esprit partageant un point indivisible ,

A sçu peindre le tems aux yeux ,

Et nous rendre un instant visible.

Il consulte aussi-tôt cet oracle de l'Art :

## NOUVELLES. 53

Pour vous , dit-il à l'un , l'ennui vous en  
impose :

Mais vous , dit-il à l'autre, Ami, c'est au-  
tre chose ;

Le tems vous paroît court. *Il est une heure  
un quart.*

Sans regle , on ne sçauroit juger qu'à l'a-  
vantage :

Les regles sont la Montre , & la Bouffole  
sûre ,

Sans qui l'esprit vogue au hazard :

Le sentiment trace la route ;

Mais si l'on prétend y marcher

Sans l'art , on ne fait que broncher.

Nouveau Phisicien A\*\*\*. ne voit goutte ;  
Sa démarche est tremblante , & son pas in-  
certain.

Mais Moliere \* en Phisique est celui que  
j'écoute :

Il ne parle jamais que la Montre à la main.

\* M. l'Abbé Privat de Molières , de la Société  
de Londres & de l'Académie des Sciences, mort  
en 1742.

Sur l'art du clair-obscur, sur la beauté  
des touches,

Il faut s'en rapporter à Depille, \* ou Coy-  
pel :

Des tons harmonieux d'un concert naturel,  
Au défaut de Luli, je consulte Destou-  
ches.

\* Depille Peintre encore plus illustre par la  
théorie que par la pratique.

## FABLE XXX.

*Diogenes & le Rat.*

**A**U milieu d'un repas dont la blonde  
Cérés

Avoit fait seule tous les frais,  
Diogenes, dit-on, las de philosophie,  
Examinait un jour sa vie.

Quel plaisir avoit-il ? vivre sous un ton-  
neau,

Ne manger que du pain, ne boire que de  
l'eau,

NOUVELLES. 55

Tout fort auprès du sien étoit digne d'envie.

Plongé dans un morne chagrin ,

Il tenoit ce discours, ou quelque autre

semblable :

Il aperçut un Rat, qu'enhardissoit la faim :

Comme après un mets délectable ,

Courir après un peu de pain ,

Modestes reliefs de sa table.

Eh! grands Dieux ! qu'est-ce que je  
vois ?

Si je m'afflige , c'est ma faute ;

Table ouverte , dit-il , parasites chez moi !

Auprès de vous , notre cher Hôte ,

Ne fais-je pas un petit Roi ?

Dans nos malheurs , pensons qu'il en  
est d'autres

Plus grands encore que les nôtres.

Le fort pour vous avare de faveurs ,

Vous a refusé l'abondance :

N'allez pas d'un Traitant regarder l'opu-  
lence ,

Jetez les yeux sur les Fils des neuf  
Sœurs.

## FABLE XXXI.

### *La Ceinture de Venus.*

**P**orté pour les Troyens, Jupiter, dit  
Homere,  
Arrêtoit des Destins l'implacable colere.  
Femme & mari n'ont pas toujours mê-  
mes amis ;  
Junon favorisoit les Grecs leurs ennemis.  
En dépit de sa vigilance,  
Hector à leurs dépens signaloit sa vaillance:  
Jupiter contre ses Sujets  
Formoit de funestes projets.  
Junon trembloit pour eux : si dans cette  
pensée  
Il eût entretenu son ame courroucée,  
Comment l'en détourner ? elle le connoît  
bien :

## NOUVELLES. 57

En vain le pria-t-elle, il n'écouterà rien.

Laisant les discours & les larmes,

Elle eut recours au pouvoir de ses charmes :

De ses mains elle-même arrange ses cheveux ,

Les partage avec art en cent différens-nœuds ,

Prend pour habillement une robe éclatante ,

Ouvrage de Pallas, où d'une main sçavante ,

La Déesse traçant mille desseins nouveaux,  
Frappe, surprend les yeux des objets les plus beaux :

Rien ne fut oublié ; jusques à la chaussure ;  
Tout y fut superbe & galant.

Belles, qui voulez plaire, achevez la peinture :

Vous seules vous pouvez le faire dignement.

Pour assurer encor l'effet de sa parure ,

58 FABLES

Junon y voulut joindre un dernier ornement :

Elle appelle Venus, emprunte sa Ceinture.

Là se trouvent les jeux, les appas séducteurs,

Les graces, les amours, & le tendre langage,

Les sensibles plaisirs, les desirs plus flatteurs,

Les entretiens secrets, les petits soins vainqueurs,

Les doux amusemens, le touchant badinage,

Et l'innocente ruse adroit lien des cœurs.

Recevez, dit Venus, ce présent admirable,

Et par l'effet heureux d'un charme inexplicable,

Souhaitez, grande Reine, & vos souhaits remplis

Vous en feront bien-tôt reconnoître le prix.

Venus dit, & Junon avec un doux sourire

NOUVELLES. 59

Prend le tissu charmant, la quitte, & se retire ;

S'envôle sur son char, & passant par Lemnos,

Va trouver le Sommeil, & lui parle en ces mots.

Si jamais, lui dit-elle, à mes vœux favorable,

Sommeil, tu me fus secourable,

Grand Roi des hommes & des Dieux,

Montre-moi dans ce jour ton pouvoir précieux :

Affoupis Jupiter, quand facile à sa flamme  
Des plaisirs les plus doux j'aurai comblé  
son ame :

Et lui faisant goûter les charmes du repos,  
Sur ses yeux affoiblis répands tous les pavots.

Le Dieu déjà puni pour un pareil service,  
Refusoit ce secours propice.

Mais par une Beauté Junon en vint à bout,  
Pour avoir Pasithée, il promit, & fit tout.

Jupiter surveillant aux intérêts de Troie ,  
 Au fer de ses Troyens livroit les Grecs en  
 proie :

Du mont Ida ses regards diligens  
 Soutenoient l'Assiégré contre les Assiégeans ;  
 Il conduisoit les coups , dirigeoit chaque  
 fleche ,

.....  
 Les Grecs fuyoient enfin , quand le Destin  
 guida

L'immortelle Junon au sommet de l'Ida :  
 Dans ses yeux , dans son port Junon pleine  
 de grace ,

Auprès de son Époux alla prendre sa place ,  
 Et d'un air ingénu lui tint quelques dis-  
 cours ,

Dont Jupin en ces mots interrompit le  
 cours :

Déesse , que d'attraits en vous je vois pa-  
 roître !

Non , dans cet heureux jour qui nous unit  
 tous deux ,

Hymen, Amour , vous ne fites pas naître

NOUVELLES. 61

Tant de transports ni tant de feux !  
Jamais pour Mortelle ou Déesse  
Je n'éprouvai , dans les plus doux ins-  
tans ,

L'amour violent qui me presse.  
Il cede à son ardeur , il la prend dans ses  
bras ,  
Et moins Epoux qu'Amant , jouit de ses  
appas.

Sensible à leurs plaisirs , en ce moment la  
Terre  
Fait sortir de son sein les beautés qu'elle en-  
ferme.

Sous ces heureux Amans naît un tapis de  
Fleurs ;  
Les Aïrs sont parfumés des plus tendres  
odeurs :  
Les Roses & les Lys se joignent aux Nar-  
cisses ,  
Aux plaisirs de l'Amour Flore unit ses dé-  
lices.

De ces instans délicieux

62 FABLES

Une molle langueur modere enfin l'yvresse.  
De Jupiter , au sein de la Déesse ,  
Un doux sommeil ferme les yeux :  
Plus de protection : Hector tombe en foibleffe ,  
Troye est abandonnée , & l'Argien vainqueur  
Fait céder tout à sa valeur :  
La superbe Junon voit triompher la Grece :

Pour attirer , pour asservir un cœur  
D'une Beauté le pouvoir est extrême ,  
Elle fait éprouver ce qu'on sent quand on aime ;

Tout cede à son attrait vainqueur.  
A mon égard , enclin à la tendresse ,  
Autant qu'un jeune Rapporteur ,  
Belles, à vos appas je fis toujours honneur ,  
Elle n'a pas besoin de ruses , ni d'adresse ;  
Pour attirer , pour asservir mon cœur.  
Mais si vous en trouvez dont la grave sagesse  
Oppose à deux beaux yeux une sévère humeur ,

## NOUVELLES. 63

Joignez à la délicatesse,  
À ces traits dont l'effet n'est pas assez puis-  
fant,

La grace avec l'air séduisant,  
Et du je ne sçais quoi la puissance secrète ;

Alors le plus indifférent,  
Fut-ce un Caton, avoua sa défaite ;  
Notre homme capitule, il soupire, & se  
rend.

De la beauté la victoire est complète,  
Quand du je ne sçais quoi l'on y joint  
l'agrément :

Junon avec cette recette  
De son Epoux fait un Amant.



---



---

**FABLE XXXII.**
*Le Singe & le Portrait.*

**U**N des successeurs d'Ap-  
 pelle  
 Avoit peint un Adonis;  
 Traits délicats, coloris,  
 Coups de pinceau d'une main immor-  
 telle  
 Charmoient les regards surpris.  
 Un Singe l'apperçut; il l'admire; il s'ar-  
 rête,  
 L'examine long-tems, & d'un air satisfait,  
 J'aime, dit-il, cette tête,  
 C'est la mienne trait pour trait;  
 Et je ne suis qu'une bête,  
 Ou bien voilà mon portrait.  
  
 Que l'amour propre en impose!  
 A ces yeux, à ce fouris,  
 A cette bouche de rose  
 Que

Que le Peintre donnoit à l'Amant de Cy-  
pris ,  
Croiroit-on qu'un Magot se fût jamais mé-  
pris ?

---

---

F A B L E   X X X I I I .

*L'Aigle & la Corneille*

**U** Ne Aigle ne trouva qu'une Huitre  
en son chemin :

Voilà, dit-elle, un déjeuner certain.  
Mais il falloit l'ouvrir, & c'étoit le mys-  
tère :

Tandis que l'Aigle y fait des efforts im-  
puissans ,

La tourne d'un côté , de l'autre , de tout  
sens ;

Une Corneille que les ans

Rendoient experte en mainte af-  
faire ,

Vint offrir son avis , mais charitablement ;

Sans intérêt aucun, fans espoir de falaire,  
Par bonté d'ame seulement.

Vous vous fatiguez vainement,  
Il n'est pour réuffir, dit-elle, qu'une voye:  
Dans l'air élevez votre proye,  
Et le plus haut fera le mieux, s'entend;  
Puis la laissez tomber sur la roche pro-  
chaine,

L'Ecaille brisée à l'instant  
Vous offrira ce mets qui vous fait tant de  
peine .

L'avis plut, l'Aigle le suivit :  
L'Huitre tombe & se brise ; au succès de  
l'affaire

La Corneille attentive, aussi-tôt s'en faifit.

Donneurs d'avis, font gens que je ré-  
vere ;

Mais de les croire tous on peut se dispenser.  
Tel semble avec ardeur pour nous s'inté-  
resser ,

Qui seul dans ses conseils souvent se con-  
sidere.

---



---

F A B L E XXXIV.

L'Aveugle & le Boiteux.

*Quo caret alteruter, sumit ab altero.*

**N**E pas s'entraider, est un crime :

Pour n'avoir pas aidé le Chien,

L'Ane du Loup fut la victime.

Entraidons-nous, tout ira bien :

Deux malheureux, qu'unissoit leur  
misere,

Formerent un dessein qu'on croira super-  
flus.

L'un étoit privé de lumiere,

Et l'autre avoit tout mouvement per-  
clus :

Ils vouloient voyager. Ce qu'on ne sçau-  
roit faire

C'est ce qu'on souhaite le plus :

F ij

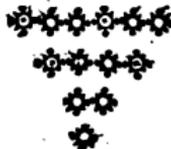
Ils fortirent pourtant d'affaire.  
 Comment ? un Cul de jatte avec un Quin-  
 ze-vingt ?

Oui tous les deux ; sans qu'un tiers in-  
 tervint.

Rarement le Ciel accumule  
 Tous les malheurs chez nous. L'Aveugle  
 vigoureux

Avoit les forces d'un Hercule ;  
 C'étoit un Lynx que le Boiteux.  
 L'Aveugle porta son confrere ,  
 Qui sçavoit l'écarter des chemins dange-  
 reux :

Ils firent s'unissant tous deux ,  
 Ce qu'étant désunis ils ne pouvoient pas  
 faire.



F A B L E XXXV.

*Diogenes & sa Lanterne.*

**E**N plein midi dans un marché d'A-  
thenes

Lanterne à la main , Diogenes  
Couroit de tous côtés. Notre Cher , entre  
nous ,

Cette sagesse qu'on renomme ;  
S'éclipse , lui dit-on ; que diable cherchez-  
vous ?

Je cherche , reprit-il un homme :

Sagesse , raison , équité ,  
Esprit constant , jamais bizarre ;  
Ni de sa marote entête ,

Voilà ce qu'il cherchoit , & ce trésor est  
rare.

Notre Sage un fallot en main  
D'Athenes à Paris , de Paris jusqu'à Rome ;  
Feroit peut-être encor aujourd'hui le che-  
min ,

Sans pouvoir rencontrer son hom-  
me.

Est-ce le beau Papillotin,  
Discoureur ennuyeux, Ecureuil de Théa-  
tre,

De son œil vif, de sa jambe idolâtre ?

Où M. . . . . le Publicain,

Fier de sçavoir que deux & deux font  
quatre ?

Ce prodigue insensé, cet avare odieux ?

Ce noble sans vertu, tout plein de ses  
Ayeux ?

Ce prétendu Sçavant qui meurt & se con-  
fomme.

Sur un tas de livres poudreux ?

Après les avoir vûs, on cherche encore  
un homme.

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*

\*\*.

\*

---



---

F A B L E XXXVI.

*Le Bœuf.*

**T**Rouvons bon ce que les  
Dieux font ;  
A d'aveugles souhaits sçachons mettre des  
bornes.  
Le Bœuf que Jupiter avoit créé sans cor-  
nes ,  
Le pria d'en armer son front.  
Le Quadrupede osa soupçonner d'impru-  
dence  
Le Dieu qui l'avoit fabriqué.  
Que ferois-je , dit-il , si j'étois attaqué ?  
Je suis robuste , soit ; mais je suis sans dé-  
fense.  
Il faut pourvoir à tout , & soit dit sans  
offense ,  
Entre nous Jupiter à ce point a manqué ;  
Adressons-lui ma remontrance.

## 72 FABLES

Il la fit, se plaignit, fit tant de bruit, qu'enfin  
Son front fut armé par Jupin.

La suite en fut fâcheuse ; un joug & la  
charûe

Qu'il traîna dès le lendemain,  
Lui firent, mais trop tard, connoître sa  
bêvue.

Je l'ai voulu, dit-il accablé de chagrin,  
Le remède à ce mal n'est que la patience ;

Car d'en accuser le Destin,  
Je n'y vois aucune apparence.

---

## F A B L E XXXVII.

*Idille allégorique imitée de Lucien.*

### GALATHEE ET DORIS.

**G**alathée & Doris s'entretenoient un  
jour.

Le calme de la mer, les beautés du rivage,  
La pureté du Ciel serain & sans nuage,  
Sont

## NOUVELLES. 73

Sont sujets languissants : on tomba sur l'Amour.

La matière intéressée, & pour jeunes femmes,

Elle a toujours quelques graces nouvelles.

Doris en préludant d'un regard vif & fin,  
Secondé d'un souris où brilloit l'artifice,

Entamma ce discours malin.

### D O R I S.

Le Ciel a résolu de vous rendre justice,  
Ma chere Galathée, on soupire pour vous.  
Vous avez un Amant; mais Dieux! c'est  
l'Amour même!

Pour tout dire en un mot, c'est le beau  
Poliphème,

Sur qui vous exercez l'empire le plus doux.

### G A L A T H E E.

Laiſſons le tort badin sur ma bonne fortune.

Cet Amant, tel qu'il est, est le fils de  
Neptune,

Le fils du Dieu puissant qui commande à  
la mer; G

Au-dessus de Neptune il n'est que Jupiter.

D O R I S.

Je ne conteste pas sur ce rare avantage.

N'avoir qu'un œil au front, un difforme  
visage,

Une barbe effroyable, un regard mon-  
trueux :

Que dites-vous de ce partage ?

L'éclat du sang & les Ayeux

Font-ils un Adonis de cet objet affreux ?

G A L A T H E' E.

Ces prétendus défauts sont des défauts  
étranges !

Regardez-les, Doris, un peu différem-  
ment,

Ils pourroient devenir l'objet de vos louan-  
ges ;

Enfin par fois on se méprend.

Si Poliphème étoit né fille.

Je voudrois comme vous, des traits plus  
délicats.

Il n'a qu'un œil, mais cet œil brille,

Et même il ne lui messied pas.

# NOUVELLES. 75

## D O R I S.

Ce discours animé, cette obligeante adresse,  
Qui donne à la laideur les traits de la  
beauté,

Me font moins voir de vous un Amant en-  
chanté,

Qu'ils ne me font connoître une tendre  
Maîtresse.

Si Poliphème a des appas,

Poliphème est aimé.

## G A L A T H E' E.

Non, je ne l'aime pas;

Mais, enfin puisqu'il faut le dire,

Je ne sçaurois souffrir les traits malicieux

Qu'un chagrin jaloux vous inspire;

S'il étoit votre Amant, vous en parleriez

mieux :

Sans doute il vous souvient qu'aux pieds

de ces montagnes,

Ce Berger l'autre jour conduisant ses

brebis,

M'apperçut avec vous & mes autres com-

pagnes,

Et préféra Galathée à Doris :

Ce Juge me donna le prix.

Cette distinction en a fait un coupable

Digne de tout votre courroux.

Son crime n'est pas pardonnable ;

M'avoir crû plus belle que vous !

D O R I S.

La préférence en effet est cruelle !

Un triomphe si beau doit flatter votre cœur.

Il faut en mourir de douleur ,

Poliphème vous trouve belle !

Galathée, après tout à votre blancheur près,

En quoi prétendez - vous , vous trouver  
tant d'attraits ?

Voulez - vous consulter un miroir plus  
fidele ,

Que l'œil de ce nouveau Paris ?

La mer est calme , l'onde pure ;

Contemplez-vous y bien ; vous y verrez  
vos lys ,

Et c'est le seul présent que vous fit la  
nature ,

Et dont vos foibles traits se trouvent em-  
bellis ;

NOUVELLES. 77

Mais l'extrême blancheur fut toujours peu  
de chose ,

Si le lys n'est joint à la rose.

GALATHE'E.

C'est pourtant à cette blancheur ,  
Que je dois un Amant que votre cœur  
m'envie.

Avec tous vos appas & leur art enchan-  
teur ,

Faites-moi voir un cœur que l'on vous  
sacrifie ?

Ce Berger méprisé , qui soupire pour moi ;  
Ne peut chanter qu'on ne l'admire.

Doris , parlons de bonne foi ,

Il vous charme vous - même aux doux  
sons de sa lyre.

D O R I S.

Au nom des Dieux , ne vantez pas sa  
voix :

Il chantoit l'autre jour le beau feu qui  
l'inspire ;

On crut voir Marsias une seconde fois ,

G iij

Insulter Apollon au fort de son délire :

Les oiseaux allarmés en quitterent ces bois.

L'écho ne voulant pas confondre

Sa voix à ces rudes accens ,

Reste muette à ses mugissemens ,

Et ne daigna pas lui répondre.

G A L A T H E' E.

Votre Amant chante mieux : que ne le  
nommez-vous ?

D O R I S.

Non , personne ne vient languir à mes  
genoux.

Contre le cœur de Galathée

Doris disputa vainement :

L'Amour fit triompher l'Amant ,

Et la raison ne fut point écoutée.

Amour , aveugle enfant , tu n'as qu'à le  
vouloir ;

Rien ne peut résister à ton art admirable :

Un des effets de ton pouvoir ,

C'est de rendre à nos yeux la laideur même  
aimable.

*Fin des Fables nouvelles.*



# P E N S E E S

CHRETIENNES ET MORALES.

---

---

## *Sur l'Eternité.*

**D**U présent qui l'abuse à toute  
heure obsédée,  
Notre âme en fait un objet précieux ;  
Tandis qu'entrevue & loin de notre idée,  
L'Eternité disparoit à nos yeux.  
Ainsi chez l'homme tout de glace  
Pour la sincère vérité,  
L'Eternité du néant prend la place,  
Et le néant est une Eternité.



*Sur la Mort.*

**Q**uelques beautés que d'ailleurs ait  
 la pièce ,  
 Le dernier acte en est toujours sanglant.  
 La suprême vertu , le sublime talent ,  
 Le vrai courage , la sagesse ,  
 Rien n'en rend le théâtre exempt.  
 Faites-vous craindre dans la guerre,  
 Faites-vous aimer dans la paix ;  
 Sur la tête à la fin l'on jette un peu de  
 terre ,  
 Le Héros disparoît ; en voilà pour jamais.

*Sur le même sujet.*

**Q**uel effrayant spectacle ! une troupe  
 d'esclaves  
 Condamnée à la mort , gémit dans les  
 entraves :  
 Un Bourreau tour-à-tour va trancher leur  
 destin ;

## CHRE'T. ET MOR. 81

Tous seront égorgés, tous auront même  
fin.

Victime sans espoir d'un cruel sacrifice,  
Dans le trépas de l'un, l'autre voit son  
supplice ;

Ils se regardent tous. Quelle douleur paroît !  
L'instant est arrivé : le fer est déjà prêt.

Enorgueilli d'un frivole avantage,  
Mais vil esclave de la Mort,  
Homme, connois ici la plus fidele image  
Qu'on puisse donner de ton sort.

---

### *Contre l'orgueil des Esprits forts.*

**D**ans l'horreur d'un doute effroyable,  
Montre où prends-tu ta vanité ?  
Quels plaisirs dans l'extrémité  
D'être dans le néant ou toujours misérable ?  
Chez toi tout subit le trépas !  
Quelle félicité de n'en espérer pas !

*Sur l'incrédulité soutenue des passions.*

**B**ien-tôt la volupté perdrait ses droits  
sur moi,

Si la Foi me prètoit ses armes.

Dites, dites plutôt : j'aurois bientôt la Foi.

Si je quittois le Monde & ses coupables  
charmes.

Il faut que le Pécheur commence,

Je ne puis éprouver si ce qu'il dit est vrai ;

Mais il peut aux plaisirs renoncer par  
avance,

De ce que je lui dis il peut faire l'essai.

*Source de la dignité de l'Homme.*

**J**E pense ; & dans cet avantage

Je découvre ma dignité.

La durée & le tems sont un foible partage ;

Laissons-les à la vanité.

Pour me mettre au-dessus de toute la na-  
ture,

## CHRE'T. ET MOR. 83

Mes titres sont puisés dans cette source  
pure :

Tout autre est faux , & se doit effacer. -

Pour soutenir ce rang illustre ,

Où l'Éternel a daigné nous placer ,

Craignons que nos forfaits n'en ternissent  
le lustre ;

Et travaillons à bien penser.

---

*Sur la foiblesse & la grandeur de  
l'Homme.*

**S**ujets à tous les maux , prêts à périr  
sans cesse ;

Tout s'unit pour nous l'annoncer.

L'Homme n'est qu'un roseau , symbole de  
foiblesse ;

Mais ce foible roseau *connoît & sçait penser*

Il ne faut point armer contre sa vie

Les forces de tout l'Univers.

Au moindre effort elle nous est ravie ;

Une vapeur nous rend la pature des vers ;

84 P E N S E ' E S

Mais sur cet Etre misérable ,  
Que l'Univers tombe en éclats ;  
Et plus noble & plus grand que celui qui  
l'accable ,  
Cet Etre *connoît* son trépas ;  
De la raison le sublime partage ,  
Entre Dieu même & lui forme un secret  
lien.  
Ce foible roseau meurt : il le sçait. L'a-  
vantage  
Qu'a sur lui l'Univers, l'Univers n'en sçait  
rien.

---

*Sur le même sujet.*

Q Ue la pensée est admirable !  
Que de sublimité dans ce présent des  
Cieux !  
Qu'il falloit de défauts pour rendre mé-  
prisable  
Un attribut si précieux !

Mais quel risible amas d'erreur & d'im-  
posture,  
S'oppose aux titres les plus beaux!  
Qu'elle est haute par sa nature!  
Qu'elle est basse par ses défauts!

---

*Sur la foiblesse de l'esprit humain  
dans la recherche de la vérité.*

**L**A vérité souvent est contredite,  
La contradiction seroit en vain prescrite  
Pour indice de fausseté.

La règle de la vérité  
A des points convenus doit-elle être ré-  
duite ?

Le faux passe souvent sans être contesté.



---

*Sur l'opposition de l'Homme à Dieu  
par le péché originel.*

**S** I l'Homme est fait pour Dieu , de cet  
Etre suprême  
**Pourquoi ne fait-il pas sa règle & son  
objet ?**  
Si pour Dieu l'Homme n'est pas fait,  
**Pourquoi ne trouve-t il son bonheur qu'en  
Dieu même ?**

---

*Sur les contrastes de l'Homme.*

**Q** Uel étrange cahos ! quelle étrange  
chimere ?  
**Homme , est-il pour te voir un point qui  
soit certain ?**  
**De tout Arbitre souverain ,  
Imbécile vex de terre.**  
**Avec un jugement qu'aveuglent ses tra-  
vers ,**  
**Né pour être du vrai le seul dépositaire,**

Gloire & rebut de l'Univers,  
 Te rabaiffes-tu ? je t'éleve :  
 Descs-tu t'élever ? je t'abaisse à l'instant ;  
 Sans te donner jamais de treve.  
 Dans ta grandeur & ton néant ,  
 Il n'est qu'un parti juste à prendre ;  
 Monstre étrange , comprends qu'on ne peut  
 te comprendre.

---

*Sur les deux sources de notre inconstance.*

**P**eu satisfait des biens présens ;  
 L'expérience en démontre le vuide :  
 D'un bonheur vrai l'esprit toujours  
 avide ,  
 Croit le trouver dans les plaisirs absens.  
 Troublés par notre connoissance ;  
 Plus agités par notre erreur ,  
 L'une & l'autre pour notre cœur ;  
 Sont les sources de l'inconstance.

*Sur la foiblesse des plus grands  
Génies.*

**I** maginez l'esprit le plus sublime  
Plongé dans la réflexion ;  
Le moindre bruit le trouble. Un Descartes ;  
un Newton ,  
Des foibles des sens sans cesse est la  
victime.

Son esprit est troublé, ses discours sont  
confus ,  
La réflexion l'abandonne ;  
N'en soyez pas surpris : s'il ne raisonne  
plus ,  
A son oreille une mouche bourdonne.

La vérité le fuit, si vous ne chassez pas  
Cet atome importun qui suspend la puis-  
sance  
De cette haute Intelligence ,  
Qui conduit des Cités, qui regle des Etats.  
*Sur*

*Sur la difficulté qu'il y a à faire un  
choix pour se former le cœur &  
l'esprit.*

**N**ous nous gâtons également  
Et l'esprit & le sentiment :

Des mauvais entretiens c'est le fatal ou-  
vrage.

Nous nous formons & le cœur & l'esprit;  
D'un entretien solide & sage  
C'est l'utile & précieux fruit.

Il faut sçavoir choisir ; mais ce rare avan-  
tage

Veut un esprit formé , veut un cœur en-  
cor pur.

Sortant de l'embarras où ce cercle l'engage,  
Heureux , trois fois heureux qui peut faire  
un choix sûr !



---

*Sur l'amour de la Gloire.*

**L**A gloire a sur nos cœurs un empire  
suprême :  
Partout elle nous plaît. Qu'on la joigne à  
la mort ;  
Dans les bras de la mort même,  
On la cherche avec transport.

---

*Les ressources de l'Orgueil.*

**S**ous les appas d'un masque faux,  
L'Orgueil balance tous nos maux.  
Il en fait les sujets de notre complaisance:  
Ou s'il nous les fait découvrir ;  
Il nous fait retrouver dans cette connois-  
sance  
Un aliment dont il sçait se nourrir.



*Sur le pouvoir de la Vanité sur le  
cœur de l'homme.*

**L**A vanité règne sur tous les cœurs :  
Le dernier des humains veut des admi-  
rateurs.

Un Philosophe en cherche ; & cet Au-  
teur si sage ,

Qui dans tous ses écrits blâme la vanité ,

Aime à voir vanter son ouvrage :

La gloire a des appas, dont son cœur est  
senté.

L'Auteur en écrivant aspire  
Aux titres distingués d'un mérite connu ,

Et tel ne l'auroit jamais lu ,  
S'il n'envisageoit pas la gloire de le lire ;

Peut-être en écrivant ceci ,  
Ai-je moi-même ce délire ;

Et ceux qui me liront , l'auront peut-être  
aussi.

*Sur le profit qu'on peut tirer de sa  
foiblesse.*

**T** Andis que j'écris ma pensée ;  
Elle m'échape de l'esprit.  
Je la perds à demi tracée ,  
Et ma foiblesse me trahit.  
Mais cet oubli devient utile ;  
Et me fait souvenir de ma fragilité ,  
Que sans cesse à mes yeux céloit ma  
vanité ,  
A me séduire trop habile :  
Je gagne à cette perte ; elle-même m'inf-  
truit.  
Je cherchois mon néant, cet oubli m'y  
conduit.



*Sur les deux points essentiels des  
Ouvrages d'esprit.*

**V**oulez - vous acquérir la gloire vé-  
ritable ,

Qui rend dans ses écrits un Auteur im-  
mortel ?

Employez le réel , joignez y l'agréable ;  
Mais rendez y toujours l'agréable réel.

---

---

*Preuve de la Religion Chrétienne ;  
ou  
Jesus-Christ prouvé.*

**L**Es Mortels accablés sous le poids de  
leur crime ,

Devoient dès leur naissance un tribut aux  
enfers.

Le Christ naît parmi nous , se fait notre  
victime ,

Et confirme en naissant mille \* Oracles  
divers.

\* Les Prophètes.

## 94 PENS. CHRE'T. ET MOR.

Si l'incrédulité méprise les Oracles  
Accomplis dans la vie , accomplis dans sa  
mort ;

Les morts ressuscités sont les moindres \*  
miracles.

Il paroît quand il veut , *le Puissant & Fort* ;

Il promet à ses loix une force éternelle :  
La Terre \*\* envain résiste , envain l'Enfer  
frémit ,

Jesus-Christ confond tout , & s'il reste un  
rebelle , \*\*\*

Sa menace sur lui s'étend & s'accomplit ;  
Quel charme pour un cœur que sa voix  
illumine !

Quand on chérit sa loi , qu'on y trouve  
d'attraits !

Avouez-le, Mortels ; elle seule est divine :  
Il faut vivre dans l'ombre , ou vivre ses  
Sujets.

\* Les miracles.

\*\* L'établissement de la Religion.

\*\*\* Les Juifs , & leur dispersion.

*Fin des Pensées Chrétiennes & Morales.*



Soutenez l'indigent , devenez du Pupille  
Les redoutables protecteurs.

Que votre tribunal soit désormais l'azile  
De l'innocence en proie à ses persécuteurs.



La tremblante Equité leve ses cris timides ;  
C'est à vous d'écouter sa voix.

Du pouvoir qui l'accable ennemis intré-  
pides ,

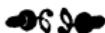
Faites-la respirer à l'abri de vos loix.



Quoi ! ces ordres divins ont trouvé des  
rebelles.

Quoi ! l'éclat le plus radieux

Ne dissipera pas les ténèbres mortelles ,  
Dont l'effroyable nuit ensevelit leurs yeux ?



De la terre , ai-je dit, vous êtes les Arbitres ;

J'osai même vous nommer Dieux.

Mais la mort insensible à ces superbes titres,

Va les anéantir , & vous-même avec eux.



Elle

Elle avance à grands pas : déjà sa main  
 fatale  
 S'apprête à briser vos Autels.  
 Déjà vous n'êtes plus , & sa rigueur égale  
 L'arbitre de la terre au dernier des mortels.



Grand Dieu , descends des cieux ; viens te  
 mettre à la place  
 De ces Juges livrés au mal.  
 L'innocent à tes yeux est sûr de trouver  
 grace ,  
 Et le coupable seul craindra ton Tribunal.



Mais que vois-je ? un Mortel du vrai seul,  
 qui le touche,  
 Défend les sacrés intérêts.  
 Seigneur , tu le choisis pour parler par sa  
 bouche ,  
 Ta suprême Equité dit tous ses arrêts.



L'avidé ufurpateur, le Tuteur infidelle  
A leur art ont envain recours.

Guidé par la prudence, accompagné du  
zele,  
Il pénètre la nuit de leurs plus noirs dé-  
tours.

Il paroît triomphant de l'énorme Chicanne,  
Je vois ce monstre audacieux,  
Subir en frémissant la loi qui le condamne,  
Désespéré, confus, disparaître à ses yeux.

Veille sur un Mortel si cher à sa Patrie,  
Grand Dieu, comble-le de tes biens.  
Ta justice le veut, l'innocence t'en prie;  
Pour prolonger ses jours, ajoutés-y les  
siens.

## A U T R E

Tirée du Ps. 114. *Dilexi quoniam &c.*  
 faite après une dangereuse mala-  
 die, où l'Auteur fut réduit à l'ex-  
 trémité au mois d'Octobre 1741.

**L'**Éternel entend ma priere,  
 Ma voix a pénétré le céleste séjour.

Livrons notre âme toute entiere  
 Aux mouvemens sacrés du plus parfait  
 amour.



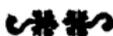
Dans sa tendresse paternelle,  
 J'ai trouvé des secours à mes besoins pres-  
 sans.

Qu'une flamme toujours nouvelle,  
 Pour chanter ses bien-faits, anime mes ac-  
 cens.



Mon ame étoit abandonnée  
 A tous les coups mortels de son funeste  
 sort.

Elle s'est vue environnée  
 De toutes les horreurs, ministres de la Mort.



D'un jour encor à son Aurore,  
 Une éternelle nuit alloit borner le cours.  
 Je m'adresse à toi, je t'implore,  
 J'éprouve les effets de ton puissant secours.



Depuis trop long-tems je t'offense,  
 Ai-je dit; mes forfaits ont lassé tes bontés.

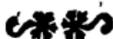
Mais qui peut borner ta clémence ?  
 Sa grandeur va plus loin que mes ini-  
 quités.



Regarde un cœur qui s'humilie,  
 Délivre un criminel des portes du trépas !  
 Chaque instant je te dois la vie :

S A C R E ' E S. 101

Dans cet instant , *Seigneur* , ne me l'ar-  
rache pas.



Ta bonté suspend ta justice ,  
Le pouvoir de ton bras n'est lent qu'à  
nous punir.

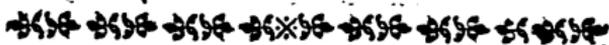
Tu m'as tiré du précipice ,  
Graves-en dans mon cœur le tendre sou-  
venir.



Mon ame , devenez tranquille ,  
Donnez à Dieu des jours qu'il vous donne  
aujourd'hui.

Que ce repos vous soit utile :  
Sa bonté vous l'accorde , employez-le  
pour lui.

F I N.



## A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Fables Nouvelles, & autres pieces en vers*, par M. D. D. L. P. D. C. & j'ai cru qu'on en pouvoit permettre l'impression. A Paris le 6. Février 1744. MAUNOIR.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L** O U I S par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS-GABRIEL MERIGOT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Manuscrit qui a pour titre : *Fables nouvelles, & autres pieces en vers*; si nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de permission, pour ce nécessaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-dessus, en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la

date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel desdites Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ez mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses Ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans

demandeur autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. **DONNE** à Paris le vingt-septieme jour du mois de Mars, l'An de grace mil sept cens quarante quatre, & de notre Regne le vingt-neuvieme. Par le Roi en son Conseil. **SAINSON**

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 281. Fol. 238. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 31. Mars 1744.*

Signé, **SAUGRAIN**, Syndic.

---

**De l'Imprimerie de la Veuve DELATOUR.**



59603608

7

84

